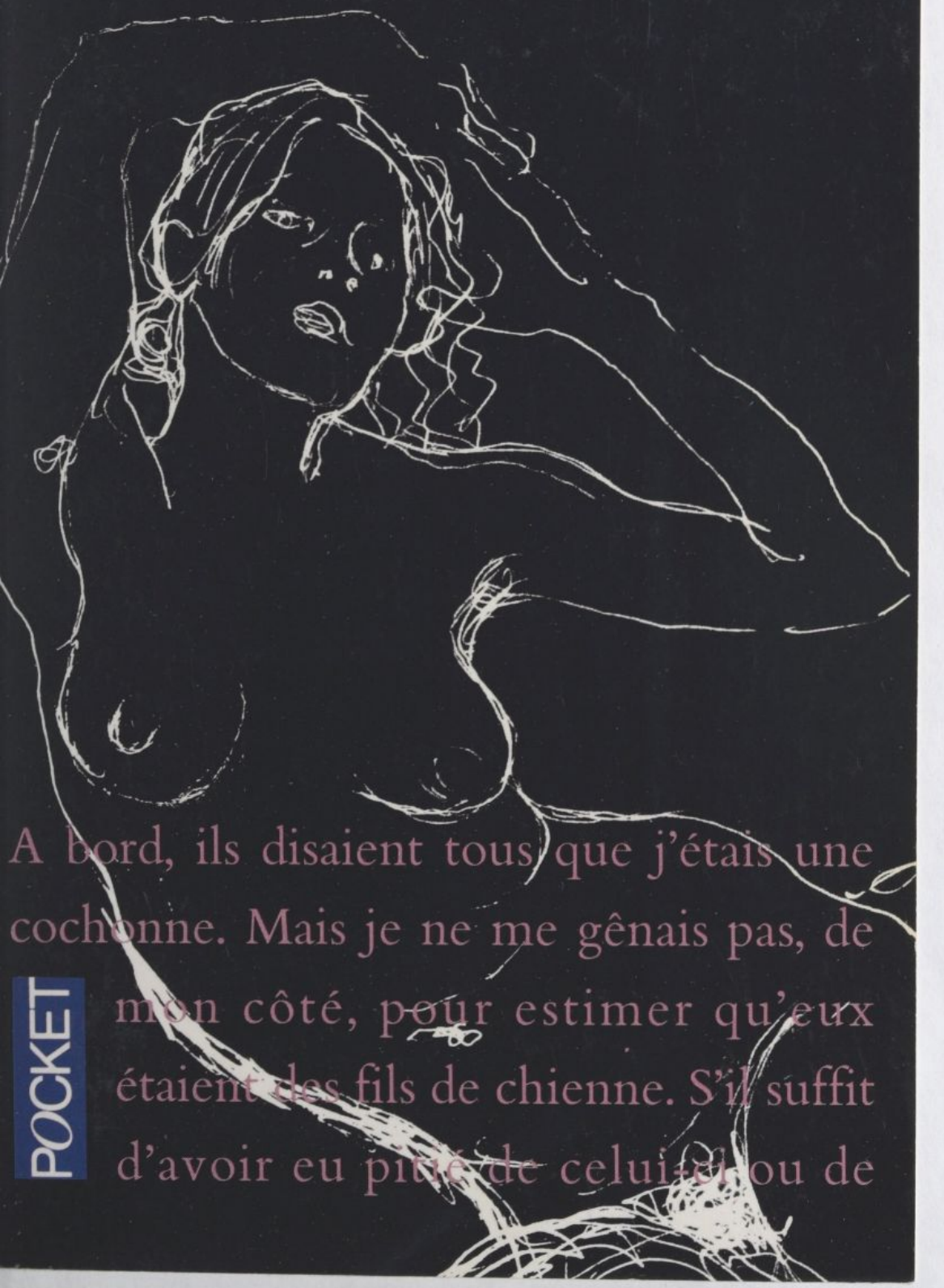
El. 8° Z
15
(2828)

...ques Serguine

La culotte de feuilles



A bord, ils disaient tous que j'étais une cochonne. Mais je ne me gênais pas, de mon côté, pour estimer qu'eux étaient des fils de chienne. S'il suffit d'avoir eu pitié de celui-ci, ou de

POCKET

1732912

LA CULOTTE DE FEUILLES

EL 8°Z
15
(2828)

Du même auteur
CHEZ POCKET

CRUELLE ZÉLANDE

JACQUES SERGUINE

823

LA CULOTTE DE FEUILLES



JEAN-CLAUDE LATTÈS

DL-14041994-09918

La loi du 11 mars 1957 n'autorisant, aux termes des alinéas 2 et 3 de l'article 41, d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de l'éditeur, ou de leurs ayants droit ou ayants cause est illicite » (alinéa 1er de l'article 40). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.

© Éditions Jean-Claude Lattès, 1992.

ISBN 2-266-06089-9

I

A bord, ils disaient tous que j'étais une cochonne. Mais je ne me gênais pas, de mon côté, pour estimer qu'eux étaient des fils de chienne. S'il suffit d'avoir eu pitié de celui-ci ou de celui-là, ou accepté de visiter la cabine d'un maître d'équipage, pour perdre sa réputation, alors c'est la généralité absolue des femmes qui constitue un univers de cochonnes.

Le capitaine en second lui-même osa me soutenir, un soir où j'étais invitée à la table des officiers, que je perturbais l'atmosphère de la croisière. Atmosphère! Le commandant le fit taire tout de suite. Pourtant je me rendis compte que tous ceux qui avaient entendu, aux tables proches, approuvaient tels des sournois. Surtout les femmes, comme de juste. Mais aussi bien les quatre ou cinq salopards, ou disons les cinq ou six, par qui je m'étais laissée... euh... persuader. Merde alors! Et pourquoi je m'y serais inscrite, à leur sacrée croisière, si ce n'était pas pour m'éclater tant soit peu?

Ils m'ont bel et bien débarquée, les chiens! Vous voudriez savoir comment ça se passe? Une nuit, tard, très tard, je suis dans ma cabine et je dors, tout habillée parce que j'ai pinté comme une coch... enfin, parce que j'ai trop bu au dîner. Puis on me pousse, on me secoue, on me réveille.

– Hein?

– Une petite virée, fillette?

– Hein?

C'est ce capitaine en second justement, plus un matelot. Ils me tirent de la couchette, me mettent debout toute titubante, m'entraînent. Je ne comprends rien à rien et en outre j'ai envie de vomir. On va vers le pont inférieur, les bossoirs, le popeye affale une barque, s'y laisse glisser en souplesse, le gradé me bourre les côtes :

– T'es capable de sauter seule, fillette?

– Hein?

Il me jette sur son épaule comme un paquet de linge sale – ce qui est injuste, mon linge est propre même quand je suis ivre – saute avec moi. Tout cela sans bruit.

– Souque, matelot.

Popeye rame et rame. Je dors encore à moitié, il fait une chaleur moite, sauf un petit froid au ras de l'eau et je me sens de plus en plus malade. La lune accroche des reflets épais, sourds, à la crête des vagues. Ma langue aussi est épaisse et comme assourdie. Je marmonne :

– Où est-ce qu'on est?

– En mer, fillette.

– Hein?

Quel débile. En mer! Au cas où je me croirais sur la Tour Eiffel et chercherais l'ascenseur... Il me semble

distinguer une ligne sombre, puis des palmiers. Des palmiers! Pourquoi pas des dromadaires? Vraiment c'est très dangereux de boire. Les vagues molles se gonflent un peu, se recourbent, s'écrasent, s'étalent. L'embarcation est propulsée sur le sable comme dans du beurre.

Il règne un noir d'encre claire. Je vois réellement des putains de palmiers. Le temps de gagner le sable sec, que je reconnais du pied parce que j'ai perdu mes croquenots de Cendrillon entre cabine et chaloupe, et le gradé me pousse plus fort. Je trébuche, tombe tout à plat sur le sable. Vous imaginez que l'autre m'aiderait à me relever? Il demande à son sous-ordre :

– T'as amarré?

– Amarré, capitaine.

Tout en se souciant de ses amarres, le galonné m'épluche de ma robe à la façon d'une banane, fait sauter mon mordicus et me descend le subito jusqu'aux doigts de pied. J'appelle mon sous-tif comme ça parce qu'on dit toujours : il a soutenu mordicus. Quant au subito, ça se comprend. Bon, je me retourne sur le dos pour voir ce qu'on me veut, et l'homme à la casquette est déjà en train de s'affairer quelque part vers le haut de mes cuisses. Considérant ce que j'ai bu et mangé au dîner, il pourrait me chatouiller avec une plume d'ange. Quel sot! Il râle. Son machin m'éternue dans la fourrure. C'est si tarte les mecs, à tout prendre, que mon estomac se retourne. Yes, it definitely was a little orgasm! Puis je me rendors à moitié. Je vois bouger confusément les ombres. Après j'entends, déjà éloignées, les deux voix. Le matelot sans doute :

– On pourrait au moins lui laisser une aiguille et du fil?

– Pourquoi faire, pour se coudre la moule?

– Je sais pas, capitaine, c'est l'usage.

– Ah, ça va.

Plouf! Ils doivent remettre la coque de noix à l'eau, y remonter, déborder. Popeye souque et l'autre reboutonne son pantalon. Je suis sonnée. Avant d'avoir eu le loisir de prendre peur je me rendors tout à fait, je coule.

C'est donc ainsi que l'an de grâce 198..., je me suis retrouvée seule sur cette putain d'île. Presque immédiatement j'ai su que c'en était une. La courbure des plages, l'amplitude de la mer, et ce grand silence d'hommes tout autour montraient assez qu'il ne s'agissait pas là d'un continent, voire d'une vraie terre ferme. Rien qu'une île, assez étroite pour m'enfermer, assez étendue pour parvenir vite à me donner de l'effroi.

Quoi encore? Du sable blanc, éclatant sous le soleil contre la mer bleue et verte. Des palmiers ou des cocotiers, hauts et tout lisses, bien séparés comme dans les images. Derrière, partout, ce désordre, cette géante entropie qui font penser aux Sauvages. Des quantités et des quantités de feuilles et d'on ne sait quelles espèces de plantes en plus des arbres, puis des ravinements, des espèces de montagnes, pas tellement dures quand on dispose d'une carriole, mais abruptes et épouvantables quand on n'en a pas. Et jusque sur ces montagnes et dans les vallonnements et les cols entre elles, des millions de putains de feuillages et de salades hypertrophiées.

Est-ce qu'il y a au sens propre des Sauvages sous les feuilles?

Brrr! Je suais en raison du soleil violent et livide et pourtant un rasoir de glace m'a coupé le dos. Sans

attendre je me suis détournée vers la mer. Le miroitement était aveuglant. Mais cela ne pouvait me cacher que nul bateau de croisière ne stationnait à proximité, ni ne tirait de bords à plus ou moins longue distance. Rien, rien, pas une voile, pas une barque, pas une pirogue. J'étais seule. On m'avait jetée comme une gourme, on s'était débarrassé de moi. Et tout ça, je le répète, pour quelques... dissipations. Vous trouvez cela honnête, ou même humain si on va par là? Bref, ce n'était pas gentil.

(Mais je vais raconter tout de suite quelque chose. Dans la réalité, le fait se place après.

C'est que Dieu, constatant comme j'étais inhumainement traitée, ne tarda pas à appesantir Sa Verge! Trois jours, pas un de plus, à la suite de mon abandon sur l'île, il s'émut une furieuse tempête. Un de ces cyclones subits et dévastateurs comme il en peut exploser là-bas, par ces mers de tropiques et de cannibales. Très certainement le bateau de mes bourreaux fut un des premiers frappés. Car « la Vengeance m'appartient », dit le Seigneur. Pour être exacte, je ne vis pas de cadavres, ou pas de cadavres de gens de ma race en tout cas. Mais pendant bien du temps, matin après matin, le flux persista à drosser jusqu'au rivage des épaves diverses, un piano qui jouait faux, des saucisses à cocktail, un cuisinier chinois et crevé. Tous ces apports hasardeux m'aidèrent en partie à monter mon ménage. Mais surtout, ce qui est manifesté ainsi, c'est que les Méchants furent punis! « La Vengeance... » Bon, j'ai déjà cité cette phrase-là. En tout cas encore, tout ça, et cette tempête, montrent bien qu'il est parfois risqué d'offenser lâchement une femme. Ils me traitaient de cochonne, ces sagouins. Peut-être, avaient-ils voulu plaisanter, m'effrayer? On la crache à l'aise sur le

sable, on la laisse mariner deux ou trois jours dans son jus de cochonne et on vient la reprendre. On se débrouillera avec elle et avec la Compagnie en marmonnant à propos d'une avarie, d'un ordre mal interprété, de n'importe quoi. Les autres passagers nous soutiendront, tout le monde en a par-dessus la tête de cette petite...

Oui, oui, mes bons frères, espèces de dégueulasses. Et tout d'un coup, sans le moindre avertissement, crac, la Verge!)

Là-bas, sur l'île, quand je me suis rendu compte que décidément j'étais seule, avec dans mon dos on eût dit toute la nuit de la Barbarie qui m'acculait sur cette lisière de sable surchauffé, au bord de l'Océan vide, la trouille m'a saisie. Je me suis mise à glapir :

– Au secours!

Mais quel secours, et de qui, merde alors! Si vous criez dans une maison, même spacieuse, ça donne un vacarme insensé, ça rebondit, ça meuble. Sur le rivage d'une île déserte, autant vagirait un chaton malade. La plainte misérable se disperse et se dissout aussitôt dans l'universalité de la lumière.

– Au secours! Au secours! Au secours! hurlai-je quand même, au sein d'une frénésie hystérique, me retenant à peine de me rouler sur le sable en m'arrachant les cheveux et me déchirant le visage des ongles, au risque de casser ces derniers.

– Kroak!

Ah, misère. L'Innocence abandonnée et flétrie sur ces terres inhospitalières avait en premier lieu comme subjugué la Sauvagerie de l'île. Comme muselé et tenu en laisse. Et maintenant, en appelant au secours, j'avais

dévoilé à la fois ma condition d'être humain, et ma faiblesse de femme. Alors, tout d'un coup et tous ensemble, tous les démons de cette Sauvagerie levaient à leur tour le masque, se démuselaient, se déchaînaient. D'abord un perroquet isolé, unique, tel le chef d'orchestre de l'absurde :

– Kroak!

Puis, tout de suite, un milliard de tapages et de cris sans nom, ou en tout cas sans raison. Oiseaux, faux chiens, insectes, singes, serpents volants ou hyènes siffleuses. Par-dessus ou par-dessous tout, peut-être, Cannibales, Monstres, s'amusant par raffinement à imiter les précédents pour faire croire. Brrr!

J'eusse voulu me mettre à courir, de toutes mes forces. Mais vers où? Vers quoi? Devant moi, l'eau, l'eau partout, la stérile et ingrate immensité de la mer. Derrière, justement ce pandémonium, l'éblouissante nuit aveugle de l'incréé ou du trop créé, toute la conspiration maudite, maléfique, vile, des énergies de l'Instinct et du Mal. Du fond de mon désespoir, je me résolus à crier une ultime fois :

– Assez! rugis-je.

Et non moins soudainement, d'un seul coup, tout se tut. Un faible « kroak...! » retardataire s'engoua et périt, comme renfoncé sans rémission dans le kiki du putain d'oiseau. Tel est, malgré tout, le prestige de la voix humaine. Ou, peut-être, celui de l'Innocence.

Je me sentis mieux. Les pires Sauvages eux-mêmes, après tout, se trouvent susceptibles d'être désarmés par la fragilité d'une femme. On voit cela dans les livres, de même que le fil et les aiguilles du mataf. Un peu rassérénée, je revins à des sentiments

décents. Ah, il suffirait de dire humains – ou normaux si l'on veut.

– Quelle heure peut-il être? me demandai-je, sans crier cette fois, ni même parler à proprement parler.

Une voix considérable dans le ciel, et je reconnus Celle de la Verge, proféra en réponse :

– L'Heure de te Repentir!

Par bonheur je compris à l'instant que c'était là un tour de mon imagination. Ou bien la Voix ne s'adressait pas à moi.

– Ne perdons pas le Nord, me dis-je.

Mais quel Nord, encore? Pourquoi pas ne perdons pas le Sud? Je m'aperçus que si je ne me reprenais pas en main, j'allais devenir folle. Le meilleur remède, dans ces états, est de s'attacher le plus méticuleusement possible aux détails de l'expérience et de la vie quotidiennes. Que fait-on d'autre chaque matin en se réveillant, après la liberté des rêves, sinon recomposer, brin par brin, un monde utilisable, dont les matériaux essentiels sont la confiance et la mémoire – l'habitude en un mot?

Bref, aucune raison de s'affoler. Il doit suffire, de ne pas penser trop loin. Trop clairement? De prendre les choses une par une. Par exemple, comment est-ce que je vais manger, m'habiller, me maquiller, plaire, trouver un appartement... Non, non, pas ça, pas comme ça! Si je débute de cette façon, je vais me remettre à hurler et à avoir peur. Bon. Alors, par exemple, les Sauvages... Non, non! Pas ça non plus! Surtout pas ça! Tu es vraiment idiote ou quoi? Quels Sauvages? Puisque je te dis qu'il n'y a pas plus de Sauvages sur cette conne d'île que sur... Brrr!

Ça va, ça va, reprenons. Le Nord et le Sud, disons. Facile. Le soleil se lève... il se lève... à l'Est? Oui, à l'Est,

et se couche à l'Ouest. Donc le Nord... se trouve devant moi? Oui, puisque l'Ouest c'est ma main gauche, et l'Est par conséquent, ma main droite. Bon, mais si je me retourne? Alors l'Est c'est ma main gauche, et l'Ouest, ma main... droite? Merde alors, ça n'a aucun sens! Mais pourquoi est-ce que je me retourne? Et encore pourquoi ne pas me retourner, aussi bien? En principe, tout ça ne change pas de place. Il y a un Nord et un Sud et ainsi de suite. La preuve... eh bien, la preuve... la boussole! Bon. Sauf que je n'en ai pas justement, et en plus, je n'ai jamais su m'en servir! Ah, au diable. Ce que me dit mon intuition, c'est que quand je regarde vers la mer, comme maintenant, je regarde au Sud. Donc le Nord est bel et bien derrière moi, vers la profondeur de l'île. Et donc j'avais toute raison de dire que le soleil se lève à gauche, je veux dire à l'Est, et se couche à l'Ouest, du côté de ma main droite. Et si je me retourne, c'est le contraire. Ouais...

Bon, l'heure. Facile. Non, pas facile. Bien entendu ma montre est cassée. Ou elle a pris l'eau. Si elle ne marche plus, autant la jeter. Mais non! Imagine que tu rencontres un de ces S... Non! Non! Ne recommence pas, pense à autre chose! S'il n'y a personne, comme c'est logique sur une île déserte, tu ne rencontres personne et c'est tout. Ce que je voulais dire, c'est seulement... Bref, en cas on ne peut plus improbable de rencontre, même une montre cassée, une jolie montre de dame, peut toujours servir à... va savoir, un machin, un troc, un échange – un petit cadeau, quoi. Même un S..., non, ce que je veux dire, c'est que Tout le Monde aime regarder une jolie montre de chez Cartier. Bref, ça peut servir. Et d'ailleurs même pour moi c'est une compagnie. Je l'ai toujours eue cette montre, depuis l'année dernière.

Bon, donc il doit être à peu près neuf heures. Enfin, d'après le soleil il serait plutôt... L'ennui, c'est que je ne le vois pas le soleil, moi, à Paris. Je branche la radio, ou je consulte ma montre, ma jolie montre de chez... Assez, te dis-je, on ne va pas se remettre à pleurnicher! Donc c'est le matin et voilà. Neuf heures, pas une minute de plus. Pour me le rappeler, c'est-à-dire pour le savoir les autres jours, j'observe bien où s'arrête, à l'instant précis, l'ombre de ce cocotier, par exemple. Et juste à la limite je plante dans le sable... quoi? Un bâton? Pas de bâton. Il n'y a décidément rien sur cette conne d'île! Bon, bon, ne recommence pas. Alors ce coquillage. Bref. Quand l'ombre de ce grand plumeau touche le coquillage, il est neuf heures. Neuf heures du matin. Super! Et maintenant? Maintenant je mets de l'eau à chauffer pour le thé tout en glissant les tartines dans le grille-pain tandis que je... Non! Ah, et puis tu sais que tu m'énerves à la fin, qu'est-ce que tu as à larmoyer sans arrêt comme une connasse? Une par une, les choses, tu es bouchée ou quoi! Bon, alors le matin tu fais quoi, à part le bon thé bien chaud et les bonnes... Suffit!

– Je dois avant tout prendre une douche, dis-je à haute voix.

– Et changer de subito, intervient ma conscience.

– Tu pourrais commencer par me rendre le sale, rétorqué-je à mon tour.

A supposer qu'il le soit. Merde alors! Ma conscience ne m'inquiétait pas, elle aussi je l'avais identifiée tout de suite, je savais bien que ce n'était qu'une autre façon de me parler à moi-même. Pour ne pas me sentir trop seule, quoi. Mais en lui répondant, je veux dire en me parlant, je venais de faire une découverte : je n'étais pas nue! J'avais réellement ma robe. En

même temps, la réverbération chaude du sable, mélangée à un friselis de vent venu de la mer, m'indiquait sans équivoque que mon cul était nu. Enfin mon cul, disons mon intimité, pas la peine d'être grossière comme ces fils de putes.

Quelle histoire! Alors, après m'avoir bien baisée, je veux dire molestée, oui c'est très chouette ça, molestée, ces deux sagouins s'étaient divertis à me refoutre ma robe. Ah, je suis sûre que c'était le popeye. Pour cacher non pas ma propre honte, merde alors, mais la leur. Celle de l'officemar. Et moi, je n'avais rien senti... je veux dire, ni d'un côté, ni de l'autre. Non, non, je m'explique encore mal. Je veux dire ni quand on me b..., me molestait, ni quand on me rhabillait. Merde alors, même si je me répète. Quant à mon subito et au mordicus, balpeau. Ces dégueulasses montaient une collection ou quoi? A chaque croisière on sélectionne une minette, on la traite de vilains noms, on la débarque sur une île déserte, et après l'avoir bien b..., enfin molestée, on lui choure sa culotte et son soutien de famille, son monte-charge, sa cage à nibards, quoi, pour pouvoir les faire encadrer? « Vous voyez ces deux-là? 198..., dans le Pacifique. Blonde, gironde, vingt-deux ou vingt-trois ans. Une b..., une molestée de première! »

J'ai commencé à courir au hasard. Il me semblait que toute l'île se couchait sur le dos pour m'inventorier la fente. Par surcroît, je mourais d'envie de faire pipi – et même autre chose, pour tout dire. Au demeurant qu'est-ce qu'il reste à dissimuler, quand on a le croupion et la boîte à ouvrage à l'air? Mais précisément ce qui me rendait dingue, c'est que je n'arrivais pas à comprendre comment on peut faire pipi et tout ça, quand on n'a pas de culotte à baisser. Vous vous mettez à poil, vous, avant de purger les ballasts?

Bref, le soleil tapait et je crevais, je suais. J'ai pensé tout en courant que j'allais salir ma robe comme le reste. S'il y a une chose que je ne peux pas supporter de moi, c'est puer. Je me suis arrêtée et remise à chialer.

– Pleure, pleure, tu pisseras moins, essayais-je cependant de me dire, à l'instar d'une vieille bonne quand j'étais enfant.

De sorte que la Verge, je veux dire le Ciel, m'a récompensée. J'ai retrouvé ma culotte. Elle était sale, ou je me l'imaginais du moins. Elle gisait dans une flaque d'ombre au pied des palmiers. Ça ne ressemblait à rien d'enfiler la chose pour la rabaisser aussitôt. Je l'ai accrochée à l'une des espèces d'écailles du tronc ou peut-être du stipe le plus proche. Si un navire passait au large et en travers, il pourrait la voir, et comprendrait sans problème que c'était un signal de détresse. Ouais...

Bref. Depuis l'enfance en question, j'entretenais le fantasme de faire pipi tout debout, comme un garçon. Donc c'était le moment ou jamais. Et pourtant, au début ça m'a coincée, surtout parce que je me demandais de quel côté me tourner. Je ne voulais ni que le Nord voie ma foufoune et le Sud mon derrière, ni le contraire.

Pour finir, je me suis cachée comme j'ai pu dans le peu d'ombre au pied d'un de ces palmiers-cocotiers, face à la mer. Selon moi, mon plus petit trou est ce que j'ai de plus précieux, parce que les mecs ne s'y intéressent pas vraiment. Déjà l'autre, à part bourrer et braire et de temps en temps bavocher un peu c'est une sorte de miracle. Et à ce moment-là, en plus, j'étais persuadée que si des quidams devaient faire irruption, ils viendraient de la mer. Pour me sauver, comme de juste. Ceux qui seraient venus de l'intérieur de l'île

m'auraient escagassée tout de suite et alors adieu les trous, l'un aussi bien que l'autre. Bref, en tout cas c'était adorable de remonter la robe jusque sous mes aisselles et de faire pipi comme ça, les jambes écartées. Un jet splendide. Pourtant j'ai dû m'accroupir parce que le... enfin la nature me pressait. Bref ça venait. J'ai produit un bruit certain et je tournais la tête de tous les côtés, craignant qu'on m'entendît. Alors :

– Kroak...

– Toi, si je parviens à t'attraper, je te vole dans les plumes! ai-je dit, furieuse.

Mais j'étais à l'aise maintenant, les boyaux libres. Sans prétendre être incorrecte, une fille qui vient de crotter amplement est comme neuve. Toute cette belle place bien dégagée pour des petites pines vagabondes ou même des grosses! Bref, bref. J'ai hésité à me torcher à l'aide de feuilles ainsi que je suppose qu'il convient. Mais les maladies. Je redoute, je l'avoue, les allergies et les insectes. Surtout dans le trou. L'un aussi bien que l'autre.

– A-t-on le droit d'être sale sur une putain d'île déserte? me suis-je demandé.

Oui, certes – mais pas moi puisque je ne veux pas sentir mauvais. Et j'avais une faim à hurler. Mais non, voyons, une chose après l'autre. Ça m'avait bien réussi jusque-là. Donc, pas question de s'exciter. De penser à du miel, de la... Suffit, suffit. A la douche, cochonne! Sans parler d'un petit savonnage.

J'ai gardé ma robe pour laver le subito, agenouillée dans les petites vagues. Puis, comme je ne voyais toujours personne, j'ai passé la robe par-dessus ma tête et l'ai lavée aussi. Les deux chiffons disposés bien à plat sur le sable, ç'a été mon tour. Je me suis frottée avec énergie ici et là, m'attardant un peu ici parce que c'est

chaud, et là parce que ça chatouille. J'ai nagé, poussé des cris pour rire, mais pas trop fort à tout hasard. Bien sûr j'aurais préféré de l'eau douce, surtout pour me laver et pour les vêtements. Tant pis. Le bain m'empêchait d'avoir soif. D'ailleurs je croyais vraiment, maintenant, que les connards du bateau allaient mettre fin à leur plaisanterie et revenir me chercher. Ils seraient bien attrapés de voir comme j'étais propre et Rexona, après la moitié d'une nuit et toute une matinée en plein soleil, sans salle de bains ni trousse de toilette.

Alors je me suis remise à pleurer. Pas très longtemps. A cause... à cause de tout!

Il n'y a pas la moindre boutique sur les îles désertes. En revanche, le linge sèche très vite. Donc j'ai sauté dans le subito, et lui et moi dans la robe. Je me suis peignée comme j'ai pu, utilisant mes doigts pour démêler et la paume pour aplatir. Le sel me cuisait insidieusement. Puis j'ai songé que ce devait ou que ça allait être un coup de soleil – redouté de moi presque autant que dégager une mauvaise odeur. De sorte que je suis retournée jusqu'aux arbres, moitié au galop pour ne pas m'embraser comme un lampion, sans compter que le sable me rôtissait les semelles, moitié en me traînant, afin de ne pas me remettre à suer et à cocotter sous les cocotiers.

J'imagine bien qu'on va me prendre pour une flotteuse de châsses et une pisseuse de quinquets. Toujours est-il qu'une fois à l'ombre, j'ai encore pleuré. De grosses larmes comme les bébés, et une toux de sanglots. Parce que je ne savais vraiment plus que faire, maintenant.

II

Manger! Manger! Manger! En vérité c'est incroyable comme la Nature vous presse. Pour tout. Pour vieillir. Pour rajeunir. Bouffer quand on a le ventre creux. Remplir un pot de chambre quand on vide un verre d'eau. Se faire sauter quand on est vierge et tenter de redevenir vierge quand nul ne veut plus vous sauter.

Mais alors j'avais faim surtout, faim! La faim fait sortir le loup du bois et y pousse les jeunes filles. J'avais l'impression d'être plus courageuse depuis que je portais une culotte – et toute propre. Quant au mordicus, j'espérais que l'officemar le portait à ma place et qu'il lui allait. « Une gorge qu'on soutient est une gorge qui tombe », disait un de mes cons d'amants.

J'ai cherché une route ou même un sentier. Comme il se doit, ni l'un ni l'autre. Peut-être le paradis perdu n'est-il pas celui qu'on quitte, mais celui dont on ne trouve pas l'entrée. Devant moi, au-delà des cocotiers, parmi l'ombre barbare, existait sans doute tout ce dont j'étais en quête. La nourriture, un abri, l'eau

douce et vive. Mais y étaient peut-être aussi les Ennemis. Le fameux Serpent.

J'écoutais, de toute mon attention. Il me semblait que des êtres humains ne peuvent jamais se cacher tout à fait à un autre être humain. Forcément au bout d'un temps plus ou moins long on les perçoit. On les sent. On les flaire, dirais-je, quoique ce mot évoque l'animalité. Mais non, j'étais bien seule. Rien. Personne.

– Kroak...!

Même ce perroquet stupide arrivait à me rassurer. Il serait le premier, pensais-je, à dénoncer la présence ou l'approche de n'importe quel intrus. Un piaf qui braille, ou qui chante si on veut, des heures durant à la même place montre assez que personne ne le menace. Et pour les putains d'autres bruits, criaillements, piaillements, jappements, glapissements, sifflements, aboiements et autres ricanements, ce sont les habituelles rumeurs de jungle. Les livres en parlent.

Parlent-ils d'animaux dangereux... c'est-à-dire, en dehors des Cannibales?... Brrr!... Mais non, mais non, ne recommence pas. Ça se saurait. Je verrais des os... Brrr!... Oui, alors ce que j'étais en train de dire c'est, de toute évidence, pas de lions, pas de perce-oreilles, pas de buffles furieux ni d'éléphants en rut. Tout ça c'est en Asie, ou en Afrique... Et où est-ce qu'on est ici, au fait? Avec ces sacrées croisières. Le bateau avance, on se fait molester et on ne voit rien. Quelque part entre Tahiti et... Cuba?

Bon, bref, pas de fauves, ou alors de très petits, qu'on écarte à l'aide d'une badine. Mais des serpents? Des vrais, pas du tout mythologiques ou symboliques? Brrr...! Bon, taillons-nous une authentique badine, et le premier serpent qui se mêle de venir siffler sur nos têtes, crac! la Verge! Ou plutôt pas de majuscule ici

non plus. La verge!... Qu'est-ce que mes foutus genoux ont à s'entrechoquer comme ça?

J'ai bien dû mettre vingt minutes à couper ou plus exactement tordre et arracher la maudite badine. Je ne sais pas pourquoi toutes les... choses, les géraniums ou autres résistent aussi stupidement. Pour m'entraîner – m'entraîner à vaincre – j'ai décapité deux ou trois de ces... plantes. Bien entendu je suais. Je serais volontiers repartie me laver, mais, si j'ose le répéter, j'avais faim. Faim! Soif aussi, maintenant. Alors j'ai avalé un grand bol d'air comme avant de plonger, retenu ma respiration et, d'un seul coup, franchi la limite des arbres.

Or, voici ce qui était étrange : au-delà, il n'y avait rien. Rien qui soit à faire peur, je veux dire. D'abord encore des arbres, plutôt moins élancés, moins hauts, mélangés à d'autres très petits, avec encore beaucoup de sable à leur pied. Puis une espèce de brousse frénétique, de plus en plus épaisse et enchevêtrée, mais pas épouvantante, entre les arbres, eux-mêmes de plus en plus serrés. Des lianes, des mousses, des fleurs bizarres, énormes parfois. Et toute cette écologie, très luisante, très dense, d'un vert si intense qu'il fait paraître gris celui des forêts de France.

Pas de piafs là-dedans, semblait-il. Juste le perroquet par intervalles. « Krrroak...! » Et moi, comme quand j'avais enjoint à l'entropie de se taire, soudain je me suis dit que j'étais en vérité l'Animal-Roi, l'Être Humain. Car chaque fois que j'avançais d'une vingtaine de mètres, très prudemment au début, tout le grondement et le murmure et le milliard de rumeurs et de petits cris de la forêt vierge s'éteignaient. Se reportaient plus loin. Reprenaient là, puis se reportaient à

nouveau, si à nouveau j'avançais. Le perroquet lui-même, avec son « kroak » de crétin, rebondissait devant moi, toujours invisible, au fur et à mesure.

On me fuyait! Pourquoi avoir peur, alors, si la peur, c'était moi qui l'inspirais? Jusqu'aux insectes, dont le zonzonnement m'avait assaillie et presque abrutie, lors de mon réveil sur la plage, et qui ici, à de très rares exceptions, paraissaient avoir disparu, engloutis le diable sait où. Je fouettai l'air énergiquement de ma badine, à plusieurs reprises.

– Je vais vous montrer, moi! dis-je bien haut, à tout et à tous.

Ce qui me chagrinait, c'étaient mes pieds. Comment marcher, dans toute une brousse à ne pas distinguer un Papou d'une framboise, les pieds nus?

Je me suis résolue à cueillir des feuilles géantes, plus larges que des assiettes et gonflées comme du caoutchouc, et à les entortiller autour de mes trottinets, les serrant à la cheville au moyen de très petites lianes. C'était si laid que j'ai bien failli les ôter aussitôt, le vert jurait avec le bleu de ma robe. Mais, comme on dit, pied affamé n'a pas d'oreille sensible aux couleurs.

Le sol avait l'air de monter tout de suite, une pente abrupte, et derechef j'ai cherché un chemin, l'ombre d'une piste. Je comprenais bien qu'un vrai chemin eût manifesté une présence, un usage humains. Mais merde alors! il fallait pourtant que je continue. L'heure non seulement du petit déjeuner, mais du déjeuner allait être passée maintenant. J'étais une béance, un gouffre sur le point de devenir enragé. Le perroquet, ou peut-être son frère, kroaka une fois de plus, pas très loin sur la pente, et je lui criai :

– Guide-moi donc, jean-foutre, si tu as tellement envie de causer!

Comme sans doute tous les animaux quand on leur parle gentiment, il comprit. Ou il obéit du moins.

Il poussa son cri d'ahuri un peu vers la droite, donc au... Nord-Est, oui c'est ça, et j'allai par là. Puis plus haut, droit au Nord, et je montai aussi tout droit. Ça semble curieux, mais chaque fois que je le suivais, aussitôt je trouvais une trouée, une passée. Comme une trace très fine laissée par des bêtes. Inoffensives...? Mais oui, mais oui, on ne peut plus inoffensives puisque c'est moi qui leur file la chiasse. Et donc j'avançais sans trop de peine à travers ce magma de grandes salades et de géraniums.

Le perroquet invisible a kroaké une fois encore du côté de l'Est, plus loin devant. J'ai suivi comme une bonne fille, et qu'est-ce que j'ai trouvé?

Des bananes! Mais des authentiques je veux dire, pas attachées à quelqu'un. Les fruits, quoi, avec de vrais bananiers prolongeant les vraies bananes. D'abord, le terrain devient comme tout d'un coup plus plat et plus clair, grisâtre, une sorte de clairière, avec soudain aussi le ciel au-dessus, parce qu'on ne voit pas du tout le ciel dans la forêt. Et à travers le dégagement, peut-être une douzaine de ces arbres, bien éparpillés, plus ou moins comme des artichauts monstres dont le bout des feuilles retombe.

J'en ai tant mangé, pour tout avouer, à ce déjeuner-là, des sacrées bananes, que je sentais mon ventre s'arrondir à la lisière de la culotte. Et en plus, il y avait de l'eau, au creux ou plutôt au centre de la verdure d'un autre géranium, qui a l'air d'un porte-parapluie d'où jailliraient des éventails. Sûrement, dans mon idée, cet arbre-des-voyageurs dont parlaient mes livres quand j'étais minote.

– Kroak...!

– C'est ça, kroak toi-même, lui dis-je, m'efforçant de m'empêcher de roter.

J'avais bien eu l'intention, une fois repue, de me remettre en quête. Un gîte, une caverne, n'importe quel endroit où m'abriter pour la nuit, si ces dégueulasses de la croisière faisaient durer la plaisanterie jusqu'au lendemain. Aussi, explorer un peu l'île. M'assurer que j'y étais bien seule. Aviser à d'autres provisions, toujours pour le cas où je serais coincée la nuit entière et peut-être une partie de la matinée.

Oui, vraiment, j'avais une quantité de choses à faire. Et sans attendre. Tout de suite. On raconte que l'obscurité vient tôt et tout d'un coup du côté des Tropiques et tous ces coins-là.

Mais le soleil et les bananes m'avaient tuée. Au lieu de repartir, je me suis laissée tomber au pied d'un des arbres. La tête et le torse dans son ombre, les jambes au soleil. Tant pis. J'étais trop fatiguée pour les ramener. D'ailleurs la chaleur me paraissait moins forte.

– Kroak...

Moins forts aussi, les appels ridicules de ce volatile, et les rumeurs de la jungle. Je somnolais ou rêvais, ou encore avais de la fièvre. A un moment, je croyais voir précisément ce con de perroquet, accroché telle une pendeloque au mur vert de la forêt qui enveloppait la clairière. Son plumage affectait des couleurs virulentes, très contrastées, comme celui d'un toucan aperçu chez un oiseleur, à Paris.

– Kroak...

La chaleur baignait mes jambes, mes cuisses, mon ventre. Sans raison définissable, une pulsation d'abord très faible, désir et plaisir mêlés, a ondulé sous mon subito, partant du creux du sexe et remontant, à l'intérieur de moi, jusque derrière mon nombril. Il me sem-

blait que le perroquet tenait les yeux fixés là et non ailleurs maintenant. C'était agaçant et excitant.

– Tu veux me voir? Eh bien, regarde, lui ai-je dit, ou ai-je pensé dans mon demi-sommeil.

Je me suis allongée tout à fait, mise à plat ventre. Je dois être folle. Paresseusement, d'une main, j'ai retroussé ma robe, puis baissé ma petite culotte. Le soleil m'a brûlé soudain les fesses. C'était délicieux. J'imaginais en rêvant le regard de l'oiseau, de sorte que la pulsation est revenue, plus insistante, plus rayonnante en même temps et j'ai déchargé un peu, gémissant tout bas. « Ah!... Ah!... »

Quel rêve, et comme c'était bon... Après, je me suis souvenue des coups de soleil, j'ai basculé sur le dos, me suis réappuyée au tronc ou à la tige du bananier. Je ne voulais ni rabaisser ma robe, ni remonter ma culotte. Cela me faisait plaisir d'être au grand jour et d'observer moi aussi mon sexe. Tout blanc et d'un rose brun sous la toison dorée, tout tendre et fendu et bombé comme une paire de minuscules joues. Et si...?

Mais pourquoi pas? J'ai fait semblant de jouer tout juste à peigner la claire petite étoupe, à bien la séparer, la coucher de chaque côté pour dénuder les lèvres. Juste le temps que la pression s'amasse, monte à nouveau, et le désir. Comme indépendant de ma volonté mon majeur venait, revenait, s'attardait, s'enfonçait dans le sillon étroit, découvrait l'infime capuchon et, blotti en dessous, oui, ici, ici, ici, sensiblement vers la gauche, ce point d'imminence, d'urgence, le plus infime encore sexe du sexe. L'approcher, l'éviter, l'approcher, l'éviter, l'effleurer, l'éviter, partir, revenir, partir, revenir encore, commencer à le presser, partir, l'entourer peu à peu comme un rapace qui tournoie, resserre peu à peu les cercles avant de fondre, inexo-

rablement alors, sur sa proie. Sa proie douce, vulnérable, fragile, mais qui se rebiffe, se dresse. Alors encore, le rythme de l'oppresseur et de la victime une fois trouvé, préciser, précipiter sourdement, sournoisement, furieusement tout à la fin le mouvement, percevant toujours, avec de plus en plus d'acuité, mais comme tout au fond d'un long tunnel, d'un long entonnoir d'hypnose, ce regard fixé là, ici – des yeux sombres, énormes. Alors les vraies pulsations, les ondes, naissent, s'élargissent concentriquement tandis que les cercles de l'investissement referment au contraire leur étreinte. Les ondes, maintenant, vont déborder, je ne les contiens plus, elles vont...

– Ah!... Ah!... Aaaaah!...

Depuis combien de temps n'ai-je pas joui avec cette âpreté, cette plénitude? Ma main demeure posée, recourbée sur le tendre bivalve, le majeur encore rangé en long bien au milieu. Mais il ne peut plus ne serait-ce qu'effleurer la dure petite perle dans la chair éclatée et moite. On a raclé tout mon corps avec le scalpel du plaisir.

Un vent, un souffle plus frais, plus rapide sur mon ventre, comme chargé de la seule mission de me réveiller. J'entends jacasser, glapir, on dirait vraiment aussi comme un aboiement dans les arbres. Des singes? Quelle horreur! Ces vilaines bêtes contemplant une jeune fille qui se masturbe.

– Vous êtes des monstres! me mets-je à hurler, et je brandis le poing au hasard.

Des branches se froissent, certaines craquent, les feuilles bruissent, et tout d'un coup j'ai à nouveau l'impression d'être seule. En vérité je devais être

dingue pour me caresser comme ça. J'ai les cuisses et toute la vulve, le trou lui-même si poisseux que cela me répugne de remettre là-dessus ma culotte. Bon. Merde pour les singes et les cacatoès. Gardant d'une main ma robe troussée, je m'accroupis, pisse comme un bébé. Je ne sais pas ce que j'ai à pisser comme ça. Sans doute je ne pleure pas assez! De l'autre main, je me lave tant bien que mal avec l'eau qui stagne au centre de ces bouquets d'éventails en caoutchouc vert.

Le soleil me sèche. Je me rhabille. Je perçois que je sens bon le bébé propre, sauf un peu sous les bras. Je suis plus triste et plus frileuse maintenant, plus lasse, cependant je n'ai pas trop peur. Bien nourrie – à condition cela va de soi d'aimer les connes de bananes –, bien désaltérée, bien lavée, bien branlée, que demander de plus, en quelques heures, à une île déserte?

Ah, mon dieu, un lit, un solide abri bien clos, bien chaud. Bien protégé. Des barrières ou des portes compactes, bien épaisses, munies de serrures et de verrous. Une arme pendant que j'y suis, tout un arsenal, plus... plus dissuasif qu'une misérable badine. Mais où, où, merde alors? Où trouver tout ça sur une putain d'île? Misère! Je peux voir que le soleil baisse d'une façon terrible soudain. Il doit se rapprocher de la mer. Au Sud. Non, à l'Ouest, le soleil se couche à l'Ouest, s'il n'y a que cela de certain!

Alors, je parlais toute seule, piétinant, marchant ici et là sans autre motif que ne pas songer à reprendre peur. En fin de compte il m'est venu une idée. Idiote, c'est sûr, mais tant pis. Qu'est-ce qui n'est pas d'une idiotie débile, quand on est née à Paris, France, et qu'on se récupère jetée en vrac sur une île de dingos?

La chose, le piaf! Ça m'avait réussi une fois. Je l'ai appelé :

– Kroak?

Comme il se doit, peau de balle et nib de pouic. Que fallait-il faire? Lui remontrer ma cramouille, au risque de contracter un rhume? Je me suis acharnée, simplement parce que je n'avais pas d'autre espoir. Qu'est-ce que c'est, sinon, vivre? J'en avais la gorge blette à force de kroaker. Puis, au moment où je n'y tenais plus, le petit enculé a refait surface. Son cri en tout cas :

– Kroak!

– Eh bien, petit enculé? ai-je dit, m'adressant à la paroi de feuillage déchirée par les ombres et les rayons rouges qui se couchaient. Recommence comme tout à l'heure, guide-moi, mène-moi quelque part. On n'est pas là pour rigoler!

Un silence, ou le silence relatif de toutes ces brousses à macaques et à sauvages, puis finalement le cri, plus loin, plus haut :

– Kroaaak!

J'ai donc plongé parmi les cons de géraniums et me suis remise à grimper. Des pentes d'une raideur incroyable, glissantes en plus bien souvent, et il faut se cramponner aux branches, aux lianes, le diable sait à quels troncs minces, gluants eux-mêmes. La fièvre, sans doute, m'avait reprise. Je croyais bel et bien que le perroquet connaissait le chemin. Quel chemin? Peut-être le sacré piaf était apprivoisé, comprenait tout, il m'emmenait sans faiblir vers un bon hôtel, vers des larbins, des hamacs, un chariot à pâtisseries?

Puis, alors qu'on s'était hissé tout en haut du diable sait encore quel morne, quelle falaise, le con de piaf m'oblige à redescendre! Derechef les dérapages et les glissades, les machins visqueux qu'on empoigne au hasard. Simultanément, une espèce de mugissement étouffé, à la fois entêtant et sourd, qui paraît croître.

– Mais où tu vas, petit enculé?

Une ultime dégringolade, en suivant, si j'ose dire, une longue traînée de gadoue, bien luisante, bien noire, et c'est comme un rideau qu'on tire. Les arbres s'écartent, dessinent une trouée effilée, du haut en bas des pentes abruptes. De tout là-haut, jaillissant d'un entassement presque vertical de roches et d'arbres, tombe une cascade. On la voit ou on la devine qui rebondit à plusieurs reprises. Ensuite, elle disparaît, comme engloutie dans un étranglement, et à la fin une nouvelle issue, une fente, percée à même les masses de pierre surmontées d'arbres et de toute une végétation luxuriante, la recrache avec une force dingue et elle choit tout droit de plusieurs dizaines de mètres, fuseau, trait géant d'une blancheur écumeuse et aveuglante. Cette dernière cascade a creusé à son pied, par le simple poids, dans le plateau rocheux, un profond bassin rond, comme une piscine naturelle. Juste au point d'impact, où la force et la pression sont les plus grandes, les eaux tournoient avec une extrême violence, puis se calment progressivement vers la périphérie. Au cours des siècles, elles se sont foré une voie de dégagement, un trop-plein par lequel, au bout d'une série de petits bassins plats, elles reprennent ou poursuivent leur descente, cassées maintenant dans leur impétuosité, et redevenues simple torrent, ou même simple ruisseau de montagne.

A tout autre moment je n'eusse pas résisté. J'aurais arraché mon peu de vêtements et me serais risquée dans ce bassin presque tout blanc lui-même, comme du marbre, enchâssé au milieu du sombre moutonnement des roches. Il faut avoir connu la chaleur, la touffeur molle, exténuante, universelle des Tropiques pour apprécier vraiment ce que c'est que l'eau douce. Des